

## Le voyage en Grèce des membres de l'Ecole Française d'Athènes

Du périple héroïque à l'aventure scientifique, 1846-1892

*From heroic voyage to scientific exploration. The travel to Greece of the members of the French School in Athen, 1846-1892*

Catherine Valenti

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/balkanologie/451>

DOI : [10.4000/balkanologie.451](https://doi.org/10.4000/balkanologie.451)

ISSN : 1965-0582

### Éditeur

Association française d'études sur les Balkans (Afebalk)

### Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2002

Pagination : 155-166

ISSN : 1279-7952

### Référence électronique

Catherine Valenti, « Le voyage en Grèce des membres de l'Ecole Française d'Athènes », *Balkanologie* [En ligne], Vol. VI, n° 1-2 | 2002, mis en ligne le 04 février 2009, consulté le 28 juin 2022. URL : <http://journals.openedition.org/balkanologie/451> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/balkanologie.451>

---

# LE VOYAGE EN GRÈCE DES MEMBRES DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'ATHÈNES DU PÉRIPLÉ HEROÏQUE À L'AVENTURE SCIENTIFIQUE, 1846-1892

Catherine Valenti\*

La création de l'École française d'Athènes, au mois de septembre 1846, serait « la conséquence éloignée, mais légitime, de l'intervention de la France dans la lutte glorieuse de l'indépendance grecque » : c'est en tout cas ce qu'affirme en 1850 Guigniaut<sup>1</sup>, Grand-Maître de l'Université et chef naturel d'une École d'Athènes directement rattachée au ministère de l'Instruction publique. Dès le début des années 1820, la cause des Grecs en révolte contre le pouvoir ottoman a suscité en Europe un engouement sans précédent. Le mouvement philhellène<sup>2</sup> a pris en France une ampleur particulière : si les Français ont été aussi sensibles aux appels en faveur des Grecs, c'est grâce à une longue tradition de récits de voyages dans laquelle le voyage en Grèce a toujours occupé une place prépondérante<sup>3</sup>, comme en témoigne encore au début du XIX<sup>e</sup> siècle l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* de Chateaubriand, paru pour la première fois en 1811 : dans ces notes et impressions de voyage, rassemblées en vue de la rédaction des *Martyrs*, l'auteur du *Génie du christianisme* raconte un périple

\* Docteur en histoire, membre de l'UMR TELEMME (Aix-en-Provence), auteur d'une thèse consacrée à l'histoire de l'École française d'Athènes.

<sup>1</sup> Dans la *Notice sur la vie et les travaux de M. Charles Alexandre*, cité dans **Radet (G.)**, *L'histoire et l'œuvre de l'École française d'Athènes*, Paris : Fontemoing, 1901, p. 9.

<sup>2</sup> Les termes de « philhellène » et de « philhellénisme », formés à partir de deux racines grecques, apparaissent dans la langue française respectivement en 1823 et 1828. Cf. **Rey (A.)**, éd., *Le Robert. Dictionnaire historique de la langue française*, t. I, Paris, Dictionnaires Le Robert, 1992, tome II, article « phil(o) », pp. 1502-1503.

<sup>3</sup> **Augustinos (O.)**, *French Odysseys. Greece in French travel literature from the Renaissance to the Romantic Era*, London : The Johns Hopkins Press Ltd, 1994, p. 282 : « The French public was all the more receptive to the cause of the Greeks because it had been aware of their plight through the long series of travel accounts going back to the sixteenth century ».

entrepris de juillet 1806, date à laquelle il débarque dans le Péloponnèse, à juin 1807. Chateaubriand sera dans les années 1820 l'un des plus fervents défenseurs de la cause des pallicares<sup>4</sup>.

En 1832, après une guerre de plus de dix ans, la Grèce accède officiellement à l'indépendance. Son autonomie toutefois n'est que relative. Le nouvel État grec est en effet placé sous la tutelle officieuse des trois grandes puissances qui l'ont aidé à se débarrasser du "joug ottoman" : la Grande-Bretagne, la Russie et la France. C'est désormais une sourde rivalité pour le contrôle du royaume hellénique qui sous-tend les relations entre ces trois pays. La naissance de l'École française d'Athènes, dans la deuxième moitié de l'année 1846, est l'un des jalons de cette lutte d'influence. Officiellement, Salvandy, ministre de l'Instruction publique, et Piscatory, légat de France à Athènes, veulent permettre à de jeunes étudiants français de mieux connaître l'Antiquité grecque : l'exhumation, au XVIII<sup>e</sup> siècle, des ruines de Pompéi et de Paestum a effectivement permis la redécouverte d'une Antiquité plus concrète et suscité une flambée d'intérêt pour les vestiges antiques. En réalité, il s'agit surtout, pour les fondateurs de l'institution, d'ancrer la présence française en Méditerranée orientale.

Or le séjour en Grèce des jeunes "Athéniens"<sup>5</sup>, entre 1846 - date de fondation de l'École - et 1892 - date d'ouverture officielle des fouilles françaises de Delphes -, change peu à peu de nature. Livrés à eux-mêmes, dans un pays étranger où ils ne sont d'abord que la caution culturelle de la diplomatie officielle, les membres de l'École d'Athènes vont participer, presque sans le vouloir, à l'émergence d'une science nouvelle, l'archéologie. C'est la construction de cette démarche scientifique qu'il s'agit de retracer ici, en montrant comment les expéditions exaltées des premières années ont progressivement cédé le pas à une exploration systématique des sites archéologiques du Levant.

## LES TEMPS HÉROÏQUES (1846-1850)

Le 11 septembre 1846, une ordonnance émanant du ministère de l'Instruction publique, ratifiée par le roi Louis-Philippe, crée une « école de perfectionnement pour l'étude de la langue, de l'histoire et des antiquités grecques à Athènes »<sup>6</sup>. Trois mois plus tard, le 24 décembre 1846, la première

<sup>4</sup> Les pallicares sont les soldats grecs - ou albanais - qui combattaient contre les Turcs pendant la guerre d'indépendance. Le mot grec "pallikari" signifie "homme brave, valeureux". Il est employé dès 1821.

<sup>5</sup> C'est ainsi que l'on appelle communément les membres de l'École française d'Athènes.

<sup>6</sup> Ordonnance de fondation, 11 septembre 1846, article premier, A.N., F/17/13596, dossier « École d'Athènes. Nominations 1846-1869 ».

promotion de l'École d'Athènes est officiellement constituée. Elle se compose de sept membres : Charles Lévêque et Émile Burnouf, agrégés de philosophie, Emmanuel Roux, Antoine Grenier, Charles Benoît et Charles Hanriot, agrégés des classes supérieures, et Louis Lacroix, agrégé d'histoire<sup>7</sup>. En compagnie du directeur Amédée Daveluy et d'un secrétaire-interprète, Jules Blanchard, ils débarquent en Grèce au mois de mars 1847, après un voyage en bateau d'une dizaine de jours qui les a menés de Marseille au Pirée. Ils sont à eux seuls l'École d'Athènes tout entière, comme l'explique Charles Lévêque, l'un des nouveaux membres : « Comment, au débarqué, aurions-nous trouvé l'École d'Athènes, puisqu'elle n'avait d'existence réelle qu'en nous-mêmes qui l'apportions ? »<sup>8</sup>.

Ce premier voyage s'apparente donc à une véritable aventure en terre inconnue. La Grèce du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle possède en effet pour les Occidentaux un caractère indéniablement étrange. Après l'engouement pour les Grecs insurgés contre l'Empire ottoman et le philhellénisme triomphant de la première moitié du siècle, l'enthousiasme des Européens a fait place, vis-à-vis de la jeune nation grecque, au mieux à de l'indifférence, au pire à une certaine méfiance :

Après 1830, les voyageurs continuèrent à visiter la Grèce. Mais le philhellénisme n'avait plus prise sur eux. Avec la fin de la guerre, il n'y avait plus d'actions héroïques à célébrer. Il ne restait qu'un pays ravagé par la guerre dont les habitants présentaient peu, voire pas de ressemblance avec les glorieux anciens<sup>9</sup>.

Cette déception - les Grecs "modernes" ne sont pas à la hauteur de leurs illustres ancêtres - se combine pour le voyageur occidental à un danger très concret : celui que représentent les bandits de grand chemin, encore très nombreux dans la Grèce du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. « Même dans les environs d'Athènes, il faut se déplacer avec des soldats pour ne pas tomber dans les mains des brigands »<sup>10</sup>. En 1909, Gustave Fougères, ancien membre et futur directeur de l'École d'Athènes, et auteur d'un *Guide Joanne* de la Grèce - ancêtre des *Guides Bleus* -, devra encore rassurer les futurs voyageurs en leur certifiant que les conditions de sécurité se sont nettement améliorées dans le pays depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, et qu'on peut désormais le visiter en toute quiétude<sup>11</sup>. On comprend que dans ces conditions les premiers "Athéniens" se

<sup>7</sup> Arrêté de nomination des membres de l'École d'Athènes, 24 décembre 1846, A.N., F/17/13596, dossier cité.

<sup>8</sup> **Lévêque (Ch.)**, « Débuts de l'École française d'Athènes. Histoire et souvenirs », *Revue des Deux-Mondes*, 2, 1<sup>er</sup> mars 1898, p. 88.

<sup>9</sup> **Augustinos (O.)**, *op. cit.*, p. 288-289 : « After 1830, travelers continued to visit Greece. But philhellenism had lost its grip on them. With the war concluded, there were no more heroics to be sung. What was left was a ravaged country whose war-devastated people bore little or no resemblance to the celebrated ancients ».

<sup>10</sup> **Étienne (R. et F.)**, *La Grèce antique. Archéologie d'une découverte*, Paris : Gallimard, collection « Découvertes », 1990, p. 103.

<sup>11</sup> *Ibid.*

soient eux-mêmes baptisés les "Argonautes"<sup>12</sup>, en référence à Jason et à ses compagnons, partis chercher la toison d'or en terre barbare. Car la Grèce de 1846 est pour ces jeunes Européens une contrée étrangère : bien plus qu'en Italie, les repères leur manquent dans ce pays qui, vingt ans auparavant, était encore province ottomane.

Malgré les dangers, les membres des premières promotions de l'École d'Athènes commencent à explorer le pays, parfois au mépris de leur santé, voire de leur vie<sup>13</sup>. Ces voyages sont rien moins qu'archéologiques, à une époque où cette science est encore balbutiante, et où l'absence de vocation comme de budget spécifique ne destine pas l'École d'Athènes à organiser de grandes campagnes de fouilles. Au mieux, les membres de l'École vont s'imprégner sur place de l'atmosphère antique, en admirant les vestiges du passé. Comme les voyageurs de l'époque moderne, ils relisent au pied des ruines des temples antiques les récits des grands auteurs de l'Antiquité. Leur démarche est davantage littéraire que scientifique. Dans le meilleur des cas, ils pratiquent une archéologie que l'on pourrait qualifier de "philologique", comparant l'état moderne et l'état antique des villes et des édifices, en s'aidant des descriptions laissées par les auteurs anciens, et notamment Pausanias<sup>14</sup>. La plupart des jeunes Argonautes, d'ailleurs, n'en demandent pas davantage. Ainsi Eugène Gandar, unique membre de la deuxième promotion, ne cherche-t-il en Grèce qu'« une idée plus exacte de l'Antiquité, un sentiment plus vif des beautés que nous avons commentées peut-être sans les bien comprendre, et chaque voyage fait faire à chacun de nous un pas de plus dans cette voie »<sup>15</sup>.

Voyages d'initiation et d'enrichissement personnel plus qu'explorations novatrices, telles sont encore en 1849 les pérégrinations de Gandar et de ses compagnons. Pour eux, l'École d'Athènes est bien une école de perfectionnement, qui leur permet de parachever leurs études classiques. « Gandar ne voyageait point (...) en archéologue : ce n'était là que l'objet secondaire à ses yeux ; Pindare, les Sept chefs, les Œdipe relus sur place lui tenaient davantage au cœur »<sup>16</sup>. Un simple pèlerinage sur les sites antiques, c'est ainsi que la plupart

<sup>12</sup> **Basch (S.)**, *Le mirage grec. La Grèce moderne devant l'opinion française (1846-1946)*, Paris : Hatier, 1995, p. 49.

<sup>13</sup> Certains "Athéniens" décèdent au cours de ces voyages d'exploration : Joseph Guigniaut en 1851, Joseph Bilco trente ans plus tard, en 1882.

<sup>14</sup> Voyageur et géographe grec du II<sup>e</sup> siècle ap. J-C, Pausanias a parcouru toute la Grèce, l'Italie et l'Orient avant de se fixer à Rome vers 174. Il a laissé notamment une *Description de la Grèce* en 10 livres dans laquelle il dresse l'inventaire détaillé des sites qu'il a visités - notamment les sanctuaires - et les légendes qui s'y rapportent.

<sup>15</sup> **Gandar (E.)**, *Lettres et souvenirs d'enseignement*, Paris : Librairie académique, 1869 (« Lettre à Guigniaut », 17 janvier 1849, p. XXII).

<sup>16</sup> **Gandar (E.)**, *op. cit.* (introduction de Sainte-Beuve, p. xxii).

des membres des quatre premières promotions envisagent leur scolarité "athénienne". Le séjour en Grèce est surtout pour eux l'occasion d'emmagasiner un certain nombre de "choses vues" qu'ils utiliseront plus tard pour donner davantage de vie et de couleurs à leur enseignement de la langue ou de l'histoire grecques. Eugène Gandar ne dit pas autre chose dans une lettre adressée d'Athènes à l'un de ses anciens maîtres, M. Havet : « Je m'applaudirai toute ma vie d'avoir passé deux ans à visiter les pays classiques. (...) Le fruit de mes voyages ne sera pas tout à fait perdu pour ceux qui écouteront mes leçons »<sup>17</sup>.

D'autres "Athéniens" quant à eux ne s'intéressent même pas à la Grèce antique et apprécient peu la Grèce moderne, sauf dans ses aspects les plus superficiels et les moins "grecs" - en l'occurrence les mondanités de la bonne société d'Athènes. Entrés à l'École d'Athènes un peu par hasard, ils y passent une ou deux années consacrées avant tout aux loisirs et à l'oisiveté. L'"Athénien" le plus représentatif de ce dilettantisme est Edmond About, connu plus tard comme journaliste et comme romancier. Pourtant auréolé, à son arrivée à Athènes, d'une réputation d'helléniste fervent, « il ne s'intéressait pas, il ne s'intéressera jamais aux antiquités »<sup>18</sup>. Les expéditions qu'il entreprend comme élève de l'École n'éveillent en lui aucun intérêt. Par deux fois il se rend à Égine, en compagnie de Charles Garnier, pensionnaire de l'Académie de France à Rome, venu faire en Grèce le relevé graphique des principaux monuments antiques ; alors que le futur architecte de l'Opéra de Paris s'extasie devant les ruines anciennes, About ne manifeste que la plus profonde indifférence<sup>19</sup>. Chaque fois, il abrège son séjour et rentre en hâte à Athènes, car il « supporte difficilement d'être éloigné d'une capitale qui lui donne l'occasion d'étinceler dans le monde et lui fournit quantité d'anecdotes »<sup>20</sup> dont il truffe ses nombreuses lettres à ses parents et amis. Les seuls voyages qui suscitent son enthousiasme sont ceux qu'il effectue à titre privé : à Corfou, où il accompagne Théophile Gautier à la fin de l'année 1852, ou encore à Smyrne et Constantinople, en avril 1853. C'est la gent féminine locale qui est alors le sujet majeur de ses préoccupations<sup>21</sup>.

De son séjour en Grèce, About tirera deux ouvrages. *La Grèce contemporaine*, en 1854, contribue à le rendre célèbre ; il y dresse un portrait peu flatteur du pays où il a séjourné pendant deux ans, et joue ainsi un rôle majeur dans la diffusion en France d'une image très négative de la Grèce<sup>22</sup>. Dans *Le roi des*

<sup>17</sup> Gandar (E.), *op. cit.* (« Lettre à M. Havet », Athènes, 26 janvier 1849, p. xx).

<sup>18</sup> Thiébaud (M.), *Edmond About*, Paris : Gallimard, 1936, p. 35.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 54.

<sup>20</sup> Basch (S.), *op. cit.*, p. 97.

<sup>21</sup> Thiébaud (M.), *op. cit.*, p. 45, p. 52.

<sup>22</sup> Basch (S.), *op. cit.*, p. 105.

*montagnes*, en 1857, About stigmatise les brigands grecs qui terrorisent les visiteurs étrangers. Après son retour en France, About s'est donc lancé dans une carrière de journaliste et d'écrivain, et son séjour à Athènes, dans les locaux de l'École française, n'a servi qu'à lui fournir la matière de deux livres consacrés à la Grèce dans ses aspects les plus contemporains. Pour éviter de telles dérives, l'administration de l'Instruction publique a pourtant essayé de mettre en œuvre une sélection plus rigoureuse des futurs membres de l'École française d'Athènes, dans l'espoir de faire du voyage en Grèce une véritable expédition scientifique.

## LA RÉGLEMENTATION PROGRESSIVE DES VOYAGES (1850-1859)

Quatre ans après la création de l'École d'Athènes, en 1850, ses statuts sont entièrement refondus. Cette réforme est l'œuvre de Guigniaut, nouveau Grand-Maitre de l'Université, qui souhaite faire de l'institution "athénienne" une véritable école savante. Le décret de 1850 constitue ainsi une première tentative - ce ne sera pas la dernière - pour barrer l'accès de l'École aux vocations "fantaisistes", pour éviter le recrutement de jeunes étudiants dont la seule motivation serait de visiter la Grèce et ses monuments pour des raisons au mieux artistiques, au pire touristiques :

Parmi les jeunes gens dont le seul nom d'Athènes éveillera l'imagination, il ne manquera pas de s'en trouver qui prendront sincèrement une curiosité d'artiste pour une vocation d'érudit, et verront avant tout, dans l'admission à l'École, l'occasion d'un pèlerinage aux lieux les plus célèbres de l'Antiquité classique. C'est précisément à ces ambitions qu'il faut fermer le chemin de l'École d'Athènes<sup>23</sup>.

Pour recruter de véritables érudits, et non plus de simples voyageurs, le ministre de l'Instruction publique décide de mettre en place un "examen spécial"<sup>24</sup> qui permettra de dégager les meilleurs éléments - les "Athéniens" ne seront plus recrutés sur leurs seuls titres. La durée de la scolarité, fixée par l'article 3, reste la même : deux années renouvelables une fois, dont une au moins sera consacrée « à des explorations et à des recherches dans la Grèce et les autres pays classiques »<sup>25</sup>. Les voyages, en effet, ne sont pas supprimés, bien au contraire : ils font partie intégrante du séjour athénien ; mais ils devront être des expéditions scientifiques, non plus des épopées "romantiques". Le décret de 1850 prévoit d'autre part l'extension de l'aire géographique ouverte à l'exploration des "Athéniens" :

<sup>23</sup> Rapport du ministre de l'Instruction publique au prince-président, 7 août 1850, A.N., F/17/13596, dossier cité.

<sup>24</sup> Décret du 7 août 1850, article 2, A.N., F/17/13596, dossier cité.

<sup>25</sup> *Ibid.*, article 3.

l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dont la tutelle sur l'École est renforcée, incite les membres de l'École à voyager, en Grèce mais aussi dans toute l'Asie mineure et le Proche-Orient (Turquie, Syrie, Palestine et jusqu'en Égypte), pour y chercher des objets d'études. Les voyages de découverte vont ainsi se développer dans les années 1850, et changer progressivement de nature. Si le décret de 1850 ne porte pas immédiatement ses fruits (on l'a vu avec l'exemple d'About, entré à l'École en 1851), il ouvre néanmoins la voie à des explorations plus scientifiques. La simple contemplation cède le pas devant la recherche et la découverte sinon de sites entiers, tout au moins de stèles portant des inscriptions dont on prendra copie et que l'on s'efforcera de déchiffrer. Dans la décennie 1850, l'épigraphie devient ainsi l'occupation majeure des membres de l'École d'Athènes. Chaque année, au début du mois d'avril, après avoir terminé dans l'urgence son mémoire de fin d'année, l'"Athénien" se prépare à voyager ; dans toutes les régions qu'elle fréquente, l'École française « a ses conseillers, ses patrons, ses hôtes. Les uns sont de riches marchands ou d'importants dignitaires, les autres de simples épiciers »<sup>26</sup>. Tous en tout cas accueillent et logent les "Athéniens" en voyage, mais leur signalent également tel ou tel vestige, telle ou telle inscription antique qui sera dûment traduite et commentée.

"Exploration", tel est bien dans les années 1850-1860 le maître-mot de la scolarité "athénienne". De plus en plus, les travaux s'appuient sur une pratique de terrain. S'il n'y a pas encore de fouilles proprement dites, c'est d'abord par manque de moyens, car « pour fouiller, il faut de l'argent »<sup>27</sup>. Or il n'y a toujours pas de poste spécifique prévu dans le budget de l'École pour ce type de dépenses. Les voyages d'exploration effectués par les membres doivent souvent être imputés sur le poste des « dépenses diverses ». En 1856 par exemple, le directeur Daveluy insiste pour que ce chapitre soit augmenté, « afin de permettre aux membres de voyager »<sup>28</sup>. La plupart du temps, les membres doivent financer leurs déplacements "archéologiques" sur leur salaire mensuel, ce qui les place souvent en situation délicate comme le souligne, en 1870 encore, le directeur de l'École : « Votre Excellence comprend que sur les 285 francs par mois dont jouissent les membres de l'École, il leur est impossible de payer leur entretien, leurs voyages, et de réserver une somme pour des recherches ordinairement coûteuses »<sup>29</sup>. Il arrive que l'absence de crédits spécifiques alloués aux travaux "archéologiques" empêche les Français de mener à bien une entreprise dont ils ont pourtant été les initiateurs. C'est le cas en 1870 : deux membres de l'École,

<sup>26</sup> Radet (G.), *op. cit.*, p. 222.

<sup>27</sup> Lévêque (Ch.), *art. cit.*, p. 106.

<sup>28</sup> Rapport du directeur de l'École française d'Athènes au ministre de l'Instruction publique, 28 janvier 1856, A.N., F/17/4112-4113, « Budgets 1846-1863/1872/1874-1878 ».

<sup>29</sup> Lettre du directeur de l'École française d'Athènes au ministre de l'Instruction publique, 27 janvier 1870, A.N., F/17/4117-4118, « Dépenses 1863-1871 ».

Mamet et Gorceix<sup>30</sup>, ont découvert l'existence à Santorin « d'objets antiques du plus haut intérêt »<sup>31</sup> ; mais, faute de financement, ils ont été devancés dans les travaux de dégagement proprement dits par « un Wurtembourgeois résidant à Paris et depuis quelque temps à Athènes, M. Schliemann (...). Si l'École avait quelques *fonds permanents* à sa disposition, cela n'arriverait pas »<sup>32</sup>.

Le directeur en est souvent réduit à demander au ministre l'autorisation d'utiliser pour des dépenses de fouilles des crédits qui avaient été affectés sur d'autres postes. En 1853 déjà, Daveluy s'excusait presque d'avoir mis une somme de cent francs à la disposition d'un "Athénien", Ernest Beulé, pour ses travaux sur l'Acropole : « M. Beulé (...) n'aurait pas entrepris l'immense déblaiement qui a déjà donné de si beaux résultats si je n'avais d'abord mis cent francs à sa disposition. Il faut donc prévoir les éventualités de ce genre et leur faire aussi leur petite part dans les charges de notre budget »<sup>33</sup>. Près de vingt ans plus tard, le nouveau directeur Burnouf demande à son tour au ministre la permission de prélever 1 000 francs sur un reliquat de 7 800 francs pour permettre à Gorceix et Cartault<sup>34</sup> « deux voyages coûteux et difficiles pour lesquels le traitement de membres de l'École est insuffisant »<sup>35</sup>.

Progressivement toutefois, et malgré les difficultés financières, les "Athéniens" deviennent de véritables spécialistes de l'Antiquité grecque : les recherches menées pendant le séjour en Grèce deviennent la matière de la thèse de doctorat qu'ils soutiennent une fois rentrés en France. C'est ainsi qu'un glissement s'opère dans la vocation de l'École, même s'il n'est pas encore significatif : jusqu'au début des années 1850, on vient encore à Athènes sans idée préconçue, sans projet de recherche, sans objectif scientifique ; à partir de la deuxième moitié des années 1850, on commence à choisir l'École d'Athènes parce que l'on souhaite travailler sur un point particulier en rapport avec la Grèce antique, par exemple le droit dans la République d'Athènes, la mythologie grecque ou la trière athénienne<sup>36</sup>.

En 1859, un décret vient modifier à nouveau les statuts de l'École française d'Athènes. Il précise en particulier les modalités du séjour en Italie que les

<sup>30</sup> Promotions de 1868 et 1869.

<sup>31</sup> Lettre du directeur de l'École française d'Athènes au ministre de l'Instruction publique, 10 mars 1870, A.N., F/17/4117-4118, « Dépenses 1863-1871 ».

<sup>32</sup> *Ibid.* C'est le directeur qui souligne.

<sup>33</sup> Lettre du directeur de l'École française d'Athènes au ministre de l'Instruction publique, 7 août 1852, A.N., F/17/4112-4113, « Budgets 1846-1863/1872/1874-1878 ».

<sup>34</sup> Promotion de 1869.

<sup>35</sup> Lettre du directeur de l'École française d'Athènes au ministre de l'Instruction publique, 7 août 1872, A.N., F/17/4117-4118, « Dépenses 1863-1871 » (sic).

<sup>36</sup> Ce sont quelques exemples de sujets de thèse choisis par des "Athéniens" passés par l'École dans les années 1850-1860.

membres doivent effectuer avant de se rendre en Grèce. Sa durée est fixée à trois mois, et son itinéraire soigneusement défini : Rome, Florence, Naples et la Sicile<sup>37</sup>. Le voyage de retour est lui aussi codifié ; il passe notamment par l'Allemagne : les membres devront en effet, en revenant en France, s'arrêter dans « les îles Ioniennes, Venise, Munich, et les principaux centres d'études en Allemagne »<sup>38</sup>. Cet itinéraire n'a pas été choisi au hasard : c'est une reconnaissance implicite de l'importance croissante prise par les Allemands dans le domaine de l'archéologie, et c'est une façon pour les Français de s'inscrire dans une démarche véritablement scientifique.

Toutefois, les dilettantes n'ont pas encore été entièrement éliminés de l'École d'Athènes. En 1900, à la mort de Louis Petit de Julleville (membre de la promotion de 1863), son ami Henri Joly éclaire les origines de leur vocation "Athénienne" : « Nous avons fait le projet, Petit de Julleville et moi, d'aller ensemble à l'École d'Athènes. Ce n'était pas par enthousiasme pour l'archéologie, mais nous aimions beaucoup les voyages »<sup>39</sup>. Avant 1870 en effet, les candidats au voyage d'Athènes restent marqués, comme d'ailleurs l'ensemble de la société française, par une vision exotique de la Grèce.

## DU VOYAGE D'EXPLORATION AUX CAMPAGNES DE FOUILLES (ANNÉES 1860-1892)

Malgré tout, les deux décrets successifs de 1850 et 1859 ont fait évoluer les choses, et, dès la décennie 1860, la conception du voyage à l'École française d'Athènes se révèle sensiblement différente de ce qu'elle était à la fin des années 1840. De ce point de vue, l'exemple du voyage à Delphes permet de mesurer les progrès accomplis, en particulier quant au contenu scientifique des travaux d'exploration. En 1849, Eugène Gandar a effectué un long voyage en compagnie de ses condisciples Jules Girard et Isidore Vincent. En mars 1849, les trois jeunes gens passent par Delphes où ils ne font que briser quelques rameaux du laurier sacré<sup>40</sup>. Gandar, comme on l'a vu, « n'a rien d'un archéologue, il deviendra professeur d'éloquence française »<sup>41</sup>. Vincent, compagnon de voyage de Gandar, meurt en 1858 sans avoir pu terminer la relation de cette équipée plus exaltée que scientifique. Dans les années 1850 encore, c'est donc

<sup>37</sup> Décret du 9 février 1859, article 5, A.N., F/17/4108, sous-dossier « 1855-1859 ».

<sup>38</sup> *Ibid.*

<sup>39</sup> *Annuaire de l'association des anciens élèves de l'École normale supérieure*, année 1901.

<sup>40</sup> **Hellmann (M.-Ch.)**, « Voyageurs et fouilleurs à Delphes », in *La redécouverte de Delphes*, Athènes : École française d'Athènes, 1992, p. 45.

<sup>41</sup> *Ibid.*

le modèle de l'Université "cousinienne" qui reste prédominant. En 1860, les choses ont changé : Paul Foucart, membre de la quatorzième promotion<sup>42</sup>, arrivé en Grèce au début de 1860, se rend lui aussi à Delphes, mais, contrairement à ses prédécesseurs, il prend l'initiative de pratiquer des sondages dans le sanctuaire, et procède au dégagement d'une partie du mur polygonal qui entourait l'ancien site sacré<sup>43</sup>. En 1861-1862, Foucart s'associe à son camarade de promotion Carl Wescher pour deux autres campagnes. La première, du 27 avril au 15 juin 1861, permet aux deux jeunes gens de découvrir le Sphinx des Naxiens ; la seconde, pendant le printemps et l'été 1862, amène tout une série de découvertes épigraphiques<sup>44</sup>.

D'autre part, le nerf de la guerre est, sinon plus abondant, tout au moins plus largement consacré aux travaux purement scientifiques. Au début des années 1870 apparaît en effet un poste de dépenses spécifique intitulé « fouilles et moulages » : c'est entre 1872 et 1873 qu'il a été détaché de celui des "dépenses diverses" pour constituer un chapitre autonome<sup>45</sup>. Ce changement toutefois n'est guère significatif et ne s'accompagne pas, dans les années suivantes, d'une augmentation significative des crédits. Si le budget "matériel" passe de 28 773,60 francs en 1871<sup>46</sup> à 80 400 francs en 1872 et 83 374,42 en 1873<sup>47</sup>, c'est parce qu'il s'agit de financer la construction du nouveau bâtiment qui abritera l'École, au pied du mont Lycabette<sup>48</sup>.

La véritable innovation, celle qui va transformer les voyages d'exploration en campagnes de fouilles, est d'ordre scientifique et s'explique de deux façons. Il faut y voir d'abord les effets de l'émulation avec de puissants rivaux, les archéologues allemands : elle a constitué un puissant stimulant pour les jeunes chercheurs de l'École française d'Athènes. C'est aussi l'action d'un homme, Albert Dumont, qui apparaît comme décisive : ancien "Athénien" et directeur de l'École de 1875 à 1878, son passage à Athènes au milieu des années 1870 a marqué durablement l'institution et l'a orientée dans la direction qui reste la sienne aujourd'hui

Après la guerre de 1870-1871, la rivalité franco-allemande trouve un prolongement inattendu sur les chantiers de fouilles de la Grèce, l'archéologie devenant alors l'instrument d'un affrontement indirect entre les deux pays. En mai 1874, alors même que l'Allemagne ne possède pas officiellement d'institut

<sup>42</sup> *Revue archéologique*, 5 (24), 1926.

<sup>43</sup> **Hellmann (M.-Ch.)**, art. cit., p. 49.

<sup>44</sup> *Ibid.*

<sup>45</sup> A.N., F/17/4112-4113, « Budgets 1846-1863/1872/1874-1878 ».

<sup>46</sup> A.N., F/17/4117-4118, « Dépenses 1863-1871 ».

<sup>47</sup> A.N., F/17/4119-4120-4121, « Dépenses 1872-1879 ».

<sup>48</sup> A.N., F/17/4112-4113, « Budgets 1846-1863/1872/1874-1878 ».

archéologique à Athènes, les Allemands ont signé avec le gouvernement grec une convention qui leur accorde l'exclusivité des fouilles sur le site d'Olympie<sup>49</sup>. En quelques mois, les Allemands ont obtenu ce qu'en trente ans les Français n'avaient même jamais songé à réclamer. Dans le camp français, l'émoi est considérable. La France entame aussitôt des négociations avec le gouvernement grec, qui après bien des péripéties aboutiront en 1892 à l'ouverture officielle de fouilles françaises à Delphes<sup>50</sup>. D'autre part, en novembre 1874, un nouveau décret renforce encore le poids de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, tutelle scientifique de l'École, dans la vie de l'institution ; l'article 4 du texte stipule en particulier que les "Athéniens" seront tenus « de communiquer à l'Académie des Inscriptions, par l'entremise du directeur, les découvertes archéologiques qui seraient venues à leur connaissance et les résultats des fouilles auxquelles ils auraient assisté ou dont ils auraient pris l'initiative »<sup>51</sup>. Le décret de novembre 1874 introduit donc une nouvelle dimension en mentionnant pour la première fois des découvertes, et même des fouilles archéologiques. Certes, l'emploi du conditionnel montre bien à quel point la recherche archéologique de terrain est encore en grande partie *terra incognita*. De même la possibilité qu'un ou plusieurs membres de l'École prennent l'initiative de fouilles n'est-elle évoquée qu'en tout dernier ressort. Ce n'en est pas moins un pas significatif vers une orientation plus purement scientifique.

Cependant, c'est le rôle du nouveau directeur Albert Dumont qui se révèle primordial. C'est lui qui, approfondissant et complétant le décret de 1874, fait de l'École un véritable centre de recherches sur la Grèce, avancée décisive que ses prédécesseurs s'étaient toujours refusé à accomplir. La principale innovation introduite par Dumont est la mise en place, en 1877, de deux outils scientifiques : l'Institut de Correspondance hellénique, qui vise à « réunir à l'École quelques personnes instruites et zélées, dans le but de centraliser tous les travaux, toutes les découvertes qui se font dans l'Orient hellénique, d'en prendre connaissance et de les faire connaître aussi en Occident »<sup>52</sup>, et le *Bulletin* du même nom qui rend régulièrement compte des travaux des membres. On peut désormais évoquer des fouilles à proprement parler, comme en témoigne le contenu du *Bulletin de Correspondance hellénique* à partir de 1877. Les membres de l'École voyagent dorénavant dans un cadre bien précis, se succédant

<sup>49</sup> Lettre du directeur de l'École française d'Athènes au ministre de l'Instruction publique, 27 mai 1872, A.N., F/17/4105, dossier « Instituts et travaux étrangers et grecs 1871-1900 ».

<sup>50</sup> Sur les péripéties des négociations franco-grecques pour la concession à la France du site de Delphes, voir notamment **Amandry (P.)**, « Fouilles de Delphes et raisins de Corinthe : histoire d'une négociation », in *La redécouverte de Delphes* (op. cit.), pp. 77 à 128.

<sup>51</sup> Décret du 26 novembre 1874, article 4 (A.N., F/17/4105, dossier « Instituts et travaux étrangers et grecs 1871-1900 »).

<sup>52</sup> Lettre du directeur de l'École française d'Athènes au ministre de l'Instruction publique, 4 avril 1876, A.N., F/17/13596, dossier « Institut de Correspondance hellénique ».

d'année en année pour fouiller sur des sites déjà explorés par leurs prédécesseurs. D'avril à août 1886, un jeune "Athénien", Gustave Fougères, se rend ainsi à Délos où il constate que « grâce aux travaux de M. Homolle<sup>53</sup> et de ses successeurs, les sanctuaires de l'île et les principaux édifices civils avaient été complètement explorés. Il ne me restait qu'à glaner après eux, à approfondir quelques tranchées, à multiplier les sondages sur certains points que l'abondance des matériaux avait fait laisser de côté »<sup>54</sup>.

À partir du moment où tous les sites ont été peu ou prou mis au jour se met en place un réseau qui n'a plus guère connu de modifications depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Chaque nation "possède" désormais ses sites réservés sur lesquels elle a le monopole des travaux d'excavation : si les Français travaillent principalement à Delphes, Délos, Thasos et Argos, et les Allemands à Olympie mais aussi à Thèbes, Samos et au Céramique d'Athènes, les Américains sont présents à Corinthe et à l'Héraion d'Argos, les Anglais dans le Péloponnèse - à Megalopolis et Sparte - , les Italiens en Crète et les Autrichiens à Samothrace<sup>55</sup>. Les rivalités se figent sans s'épuiser dans ce partage tacite : c'est par rapport aux autres nations mais aussi sur son propre terrain que chaque puissance doit faire désormais la preuve de sa supériorité. Dans ce contexte, la campagne de fouilles ne constitue plus un voyage au sens propre : c'est en tout cas un voyage qui a perdu son caractère d'aventure, puisqu'il ne s'agit plus d'une découverte mais d'un retour régulier au même endroit, au fil des années et au gré des générations de jeunes savants qui se succèdent à l'École d'Athènes. La seule inconnue réside désormais dans les trésors extraits du sous-sol.

En 1846, la création d'une école française à Athènes relevait d'une démarche essentiellement politique, même si l'étude de la Grèce antique s'inscrivait dans un mouvement séculaire de redécouverte de l'Antiquité. Livrés à eux-mêmes, sans instructions précises, les membres des premières promotions se contentent de visiter le Levant, un livre à la main et l'exaltation au cœur. Paradoxalement, c'est en adoptant progressivement une démarche scientifique, au cours de périples qui, de simples voyages d'agrément, deviennent missions d'exploration puis campagnes de fouilles, que les "Athéniens" acquièrent la crédibilité qui leur faisait défaut jusque-là et contribuent au renforcement de l'influence française en Grèce, vocation première de l'École française d'Athènes.

<sup>53</sup> Entré à l'École d'Athènes en 1874.

<sup>54</sup> *Bulletin de Correspondance hellénique*, (11), 1887, p. 244.

<sup>55</sup> Étienne (R. et F.), *op. cit.*, p. 108.